

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)

VACANCES...

Vacances ! Vacances ! Les jeunes monarchistes, paysans, ouvriers, étudiants, évoquent déjà, comme tous les autres jeunes, la descente de la rivière en canoë, l'ivresse du premier bain, loin du travail de l'hiver, la cordée qui les portera de glacier en glacier, de rocher en rocher, sur la montagne qui se défend, ou les longues promenades, le soir, sous les étoiles, dans le calme de la campagne, quand le chant des grillons ou le bruissement des feuilles au vent rendent plus sensible encore la grande paix de la terre endormie.

Et cependant, pour nous, monarchistes, quand il s'agit de nos idées à répandre, du Prince à faire connaître, des règles de vie plus belles à adopter, pour une telle action, il n'est pas de congé. Il n'est plus temps de parler à demi-mots : ou nous sommes monarchistes, fidèles au Prince, dévoués au Pays, de vie droite et claire ; ou nous nous disons monarchistes et nous ne le sommes pas : dans ce cas, nous trahissons.

Il faut à la France, il faut au Roi des gens ardents, disciplinés, joyeux, forts : nous serons tels ou la France est finie. Que ces vacances soient pour nous l'occasion d'affermir et de rayonner notre conviction royaliste.

Et tout d'abord, prenons des forces physiques et morales en prévision d'un hiver qui doit absolument marquer une étape décisive dans le relèvement de la France. Le goût de l'effort se perd chez nous. Plus que tous les autres, les monarchistes ont la mission de donner l'exemple d'un travail puissant et réfléchi.

Travaillons autour de nous en prenant contact avec nos amis de province, en les aidant à former de nouveaux monarchistes. C'est souvent en convainquant les autres que l'on affermit le mieux sa propre foi. Surtout restons simples et sobres. Nous serons jugés à nos actes, pas à nos paroles. Soyons des animateurs de notre coin de vacances. Qu'en nous voyant, on aime être ce que nous sommes, penser ce que nous pensons, croire ce que nous croyons.

Finis les jeunes royalistes « dorés », les snobs ou les dilettantes ! Finis les petits royalistes timides et maladroits ! Il s'agit maintenant de reprendre goût à la vie, de nous débarrasser de tout scepticisme, de tout découragement. Nous voulons qu'on croie à la restauration de la France par celle du Roi ? Alors, commençons par y croire nous-mêmes avec sagesse, avec raison, mais aussi avec enthousiasme. Le travail fondera dans nos mains. Hardi donc ! Fraternellement, tous à l'œuvre ! Les trois lys d'or brillent déjà à l'horizon !



Vous lirez
dans ce numéro :

	Pages
Notre enquête sur Buchenwald	2
Regards sur la jeunesse américaine	3
Mystique du camp	4
Nous autres, jeunes paysans	5
Le tourisme dans l'Ancienne France	6-7
Veillées et jeux de camp	8-9
Panorama de la Presse Jeune	10
Deux mois d'Histoire de France	12

UN TÉMOIGNAGE SUR MARCEL PAUL

L'article d'Essor que vous reproduisez dans le dernier numéro du *Courrier de la Meuse* nous rappelle fort opportunément qu'il est des affaires qui ne souffrent pas d'être jugées par des esprits partisans. Buchenwald est de celles-là.

Nous ne discuterons pas la campagne faite autour des Morts de Buchenwald à un mois des élections. Ce n'en est ni le temps ni le lieu. Remarquons simplement qu'elle semble s'inspirer des mêmes méthodes que celles orchestrées par le « parti des Fusillés » autour des héros de la Résistance, à la veille de chaque scrutin.

Quand les partis cesseront-ils d'accaparer à des fins électorales des morts qui ne sont pas les leurs ? et qui ne sauraient appartenir qu'à cette France très belle à la renaissance de laquelle tous les déportés — dans les jours les plus sombres — ont rêvé de participer ?

Les nazis avaient pour principe de n'intervenir que le moins possible dans la marche intérieure des camps. Ils en laissaient la charge aux internés eux-mêmes. Ainsi se créa toute une hiérarchie à l'intérieur du camp qui, du Lager-Altester (le plus ancien du camp) aux

Lager-Schutz (policiers du camp) exerçaient un pouvoir pratiquement sans limites sur tous, pouvoir qui, par sa rigueur, n'avait rien à envier à celui des SS dont il n'était, du reste que l'émanation.

Les places de choix, dans cette hiérarchie, furent tout naturellement occupées par les premiers arrivés : à Buchenwald, les communistes allemands. Les autres nations ne reçurent de places que dans l'ordre de leurs arrivées. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les Français, derniers venus à Buchenwald, se soient trouvés dans une situation exceptionnellement mauvaise, et d'autant plus critique que les premiers Français arrivés, en général des « droits communs », nous avaient fait une réputation déplorable.

Les autorités intérieures du camp avaient la redoutable charge de dresser les listes de « transport » pour les commandos d'extermination, jusqu'à concurrence du nombre exigé par les S.S. Il est naturel que chacun ait cherché à protéger ses compatriotes au détriment même des membres des autres nations.

Les Français, faute de quelqu'un pour prendre leur défense, dans les terribles discussions du Comité International Clandestin, ont trop longtemps fait les frais de l'opération.

En prenant la direction active du Comité des Intérêts Français, Marcel Paul a cherché à faire admettre les droits du collectif Français. Au sein du Comité International Clandestin, il a défendu les intérêts français qui, jusque-là, avaient été tout simplement ignorés.

Il faut insister sur le fait que Marcel Paul n'était rien vis-à-vis des nazis. S'il occupait une place de Stubedienst (service intérieur de Block) du Block 57, l'un des plus effroyables du petit camp, c'était essentiellement pour être à l'abri des curiosités des S.S.

Marcel Paul a donc sauvé des vies françaises en discutant pied à pied les chiffres de Français désignés pour Dora ou S III. Mais ne lui reproche-t-on pas encore d'avoir délibérément condamné ses ennemis politiques pour sauver ses amis communistes ?

Nous nous refusons absolument à croire à de telles accusations qui ne reposent sur rien. Marcel Paul n'était pas un sectaire et il réservait le même accueil fraternel à tous les Français dignes de ce nom. Nous ne sommes pas prêts d'oublier la petite pièce du Block 57 où il recevait les Français, tous les Français, le fils d'industriel et le bourgeois comme les autres, et les réconfortait matériellement dans la mesure de ses faibles moyens et moralement.

Pour bien comprendre le rôle de Marcel Paul à Buchenwald, il faut y avoir été ; mais il faut aussi avoir connu d'autres camps, ceux de Haute-Silésie : Auschwitz, Morowitz, etc., où l'absence d'organisations semblables à celle de Buchenwald se faisait cruellement sentir.

On reproche aujourd'hui au ministre communiste de la Production industrielle d'avoir pris de grandes responsabilités dans une situation impossible. Il les a assumées en homme de cœur et du mieux qu'il a pu. Ce n'est pas nous qui lui en ferons le reproche.

François-René LAEDERICH.
Buchenwald Mle 122.748.
Auschwitz Mle 200.329.

MONSIEUR DURAND, son travail et son million.

Vous avez tous connu Monsieur Durand.

On disait qu'il avait de la chance parce qu'il était millionnaire. Il a toujours son million, mais on ne dit plus qu'il a de la chance. Lorsqu'on le rencontre, on fait comme si on ne le voyait pas, et lui-même fait comme s'il ne vous voyait pas. Autrefois, on le saluait ; on était heureux de se montrer avec lui. Et les parents disaient à leurs enfants : « Si tu travailles bien, plus tard tu seras riche comme Monsieur Durand. » Parce que la richesse de Monsieur Durand — que l'on jalousait bien un peu — semblait le résultat normal d'un travail honnête et fructueux d'une bonne quarantaine d'années, d'une bonne vie tout entière...

Monsieur Durand est né un peu après la Troisième République, sous le Président Thiers. Il a fait son service militaire en pantalon rouge, vers la fin de l'autre siècle. Il s'est marié aux environs de l'Exposition et de l'année 1900. Ses parents avaient de quoi vivre (deux ou trois mille francs de rente), et les parents de sa femme à peu près autant. Il a repris un magasin déjà bien achalandé ; il en a fait un des premiers de la ville.

En 1914, il fut mobilisé, fit son devoir comme tout le monde, pendant que sa femme tenait la boutique. Après la guerre, il reprit ses habitudes, travailla autant qu'avant, gagna de l'argent, en perdit peut-être un peu ici ou là, mais sut réparer ses pertes. La crise vint, l'âge aussi. Les affaires se ralentirent un peu. Aux approches de la soixantaine, Monsieur Durand céda son magasin. C'était le premier de la ville ou le second. Monsieur Durand se trouva donc à la tête d'un beau et solide franc-Poincaré. Pour être tranquille et n'avoir à s'occuper de rien, il acheta des rentes sur l'Etat, espérant toucher longtemps 45.000 francs chaque année. Il loua une villa, précédée d'une grille et d'un petit jardin aux massifs fleuris. Il eut son auto dans le garage. N'ayant pas d'enfant, il ne se priva de rien. Pour qui aurait-il économisé ? Mais il ne fit jamais de folies et n'écorna point son capital. Deux ou trois fois par an, ses neveux le venaient voir, lui demandaient conseil et le félicitaient d'avoir su réussir. Il aimait beaucoup ces compliments sans trop le laisser voir.

Monsieur Durand avait aussi quelques défauts. Il se croyait un peu trop infailible ; il ne cherchait pas à prévoir les menaces de l'avenir. Il ne songeait peut-être pas qu'il y avait au monde des gens plus malheureux que lui. La politique, il ne s'en souciait guère et il méprisait même un peu les gens qui s'en occupaient. Ce n'étaient pas des gens sérieux. C'étaient des agitateurs, des

fantaisistes ou bien des hommes qui parlaient au lieu de travailler. D'ailleurs, les gens qui s'occupent de politique négligent leurs affaires. Il en était maint exemple.

En 1936, l'agitation gréviste l'inquiéta un peu. « Je vous plains, dit-il à ses neveux ; cela durera bien autant que moi, mais après... » La vie augmenta et Monsieur Durand restreignit un peu ses dépenses. Il avait d'abord pu dépenser par an autant que six de ses employés. Il n'avait plus maintenant que ce que gagnaient deux ou trois ouvriers non spécialisés. Les neveux de Monsieur Durand ne venaient plus le voir qu'une fois par an.

Puis il y eut la guerre, l'occupation, et tout ce que vous savez. La vie ne diminua pas, mais l'Etat convertit le 4 1/2 en 3 % et Monsieur Durand n'eut plus que 30.000 fr. de rente.

Monsieur Durand ne fume presque plus, parce que la ration de tabac représente un mois de son revenu. Monsieur Durand porte de vieux habits, parce que l'on n'a pas beaucoup de points de textiles, et aussi parce que, la vente des vêtements fût-elle libre, on ne peut pas acheter grand chose lorsqu'il faut vivre un an avec ce que n'importe quel français moyen gagne en six mois.

Monsieur Durand n'achète plus le journal tous les matins. Il prétend que les nouvelles ne l'intéressent plus et que la Radio suffit à le tenir au courant de ce qui se passe. Monsieur Durand n'a plus jamais le temps de s'arrêter lorsqu'il passe devant le Café du Commerce, dont il fut l'un des habitués. Les neveux de Monsieur Durand ne viennent plus le voir parce qu'un pauvre petit million ne vaut pas la peine que l'on se dérange.

Monsieur Durand a changé de logement ; il a pris un appartement si petit qu'il a dû vendre une partie de son mobilier. Lorsqu'ils le voient passer, les parents ne le citent plus en exemple à leurs enfants. Parce que ce n'est plus la peine de travailler toute sa vie pour arriver tout juste à ne pas mourir de faim lorsqu'on atteint la vieillesse.

« Si je pouvais encore travailler, dit Monsieur Durand ; si je pouvais encore travailler... » Mais il a soixante-dix ans, et même plus. « L'Etat qui fait tant de lois en a-t-il donc fait une pour punir les gens de vivre trop vieux et de travailler un peu plus que les autres ? »

Monsieur Durand est presque pauvre ; Monsieur Durand dépense moins qu'un manœuvre et touche moins qu'un apprenti. Mais Monsieur Durand va tout de même payer l'impôt sur le capital, puisqu'il est millionnaire et puisqu'il faut frapper la richesse acquise, même lorsque cette pauvre richesse là a perdu en quelques années les neuf dixièmes de sa valeur. Et comme Monsieur Durand a vendu ses meubles plus cher qu'il ne les avait payés, on lui demandera encore de payer la taxe d'enrichissement.

REGARDS SUR LA JEUNESSE AMÉRICAINE

Il est d'usage quand un Européen parle des Etats-Unis, de se représenter un pays standardisé à l'extrême, où tout le monde s'exprime dans la même langue, où les mœurs sont à peu près semblables de la frontière canadienne au golfe du Mexique et de San Francisco à Philadelphie. Sans doute réalise-t-on encore assez bien que les descendants des grands planteurs virginien soient différents des « hommes modernes » de Chicago ou de Cleveland et les rapports de langage que nous avons eus avec nos alliés d'outre-Atlantique, depuis la libération, nous ont déjà fait apprécier les divergences d'accent du Géorgien et du New-Yorkais.



« La leçon de peinture dans un parc... »

Pourtant, beaucoup de nos compatriotes sont convaincus que le Breton diffère plus du Provençal que le citoyen de Boston de celui de la Nouvelle-Orléans. Remarquons déjà, à ce propos, que tous les Français vivent sous une même loi. Aux Etats-Unis, au contraire, la législation change d'un Etat à l'autre... Et comment pourrait-on comparer le Bostonien, froid, puritain, travailleur intellectuel et cultivé, avec l'homme du sud de l'Alabama, de la Floride ou du Texas, un peu fainéant et si latin dans ses goûts ?

Ceci dit, il faut reconnaître les traits communs de ce peuple, sa jeunesse, sa passion de la nouveauté, sa conviction profonde que les Etats-Unis constituent le plus grand, le plus sain et le plus fort de tous les pays du monde. En outre, les Américains sont plus traditionalistes qu'on ne le pense généralement. On pouvait voir, pendant cette guerre, des soldats de Géorgie se mettre au garde-à-vous en entendant jouer, à la radio, « Dixie » le chant national géorgien.

Trait d'uniformité encore : la désaffection systématique de la jeunesse à l'égard de la politique. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question. Quelles sont, d'ailleurs, les caractéristiques de l'éducation aux Etats-Unis ? En bas âge, on va au « Kindergarten », analogue à notre jardin d'enfants. La fréquentation de l'Ecole gouvernementale (Great school) est obligatoire à partir de six ans. A New-York, à Philadelphie, des systèmes d'éducation dite « progressiste » ont conduit à laisser les enfants se livrer à leurs penchants, que ceux-ci les mènent à fabriquer de petits objets, jouer aux billes

ou casser des carreaux. Inutile de dire que cette éducation « à la Rousseau » a donné des résultats très divers... Après quatre ans de Great School, les jeunes élèves entrent à la High School où ils demeurent de dix à quatorze ans. On peut y développer sa culture générale ou déjà se diriger vers le Dessin, la Physique, la Mécanique... Ce n'est pas là, à proprement parler, une spécialisation, car les élèves pourront toujours chan-

ger d'étude en cours de route. En tous cas on ne gagne pas sa vie, légalement, au-dessous de dix-huit ans. La spécialisation est plus sérieuse à l'Université, après quinze ans. L'éducation supérieure est extrêmement variée et produit des résultats très différents. Tandis que les élèves sortant des dix ou quinze écoles polytechniques italiennes avaient à peu près la même valeur, avant cette guerre, les écoles supérieures américaines sont l'objet d'une minutieuse classification. Un élève d'une école bien cotée se voit attribuer une belle

situation. On publie chaque année, à Washington ou dans le cadre de chaque Etat, le « handicap des Ecoles » comme les pronostics des courses de Longchamp, pour que les familles, d'une, et les compagnies désireuses d'embaucher de la main-d'œuvre, d'autre part, soient tenues au courant des valeurs respectives des établissements de formation. Ce barème varie d'une année à l'autre. De grandes universités comme Harvard, Stanford ou Columbia sont toujours bien placées, mais pour beaucoup d'autres les modifications sont très appréciables suivant qu'on aura pu s'offrir le luxe de professeurs de qualité ou non. Ces universités, entreprises commerciales privées pour la plupart, assurent, dans l'ensemble, de bonnes situations. On y paie très cher son inscription... ce qui ne correspond pas obligatoirement à un niveau d'éducation élevé.

Dans chaque Etat, une université officielle, le « State College », reste à peu près gratuite et la concurrence y est ainsi très sérieuse.

Le grand principe de l'éducation est de donner aux élèves un minimum de culture générale et un maximum de liberté dans le choix des cours facultatifs. Chaque élève se fait lui-même son programme.

L'élite intellectuelle se recrute toujours au nord-est, dans les universités de Boston, de Philadelphie et de New-York. Remarquons que les diplômes attribués aux étudiants ont une valeur particulière dans chacun des Etats de l'Union. Il appartient à ces Etats d'établir ce que représentent pour eux, un ingénieur, un chirurgien ou un architecte. Un médecin diplômé du

Mississippi doit passer un examen spécial pour pratiquer son métier dans l'Iowa ou le Tennessee...

**

On n'ignore pas la place extrêmement importante qu'occupent les sports dans le système d'éducation américain, l'Université de Notre-Dame, école catholique, s'est développée chaque année grâce à sa fameuse équipe de football. Bâtiments et élèves se multipliaient après chaque nouvelle victoire. Dans toutes les écoles de l'Union, aujourd'hui, on passe plusieurs heures par jour sur les terrains de sport.

Les universités catholiques — Loyola est une des plus connues parmi les écoles de garçons — ne sont certes pas négligeables, mais, dans l'ensemble, l'Université est laïque et mixte. En outre, 5 % des étudiants y vivent et y travaillent. Ceux qui n'ont pas les moyens de se payer leurs études ont le temps de laver la vaisselle ou de se livrer à des travaux manuels pour vivre gratuitement dans l'Université.

**

Quels sont les résultats d'un tel système éducatif ?

L'attitude de la jeunesse est plutôt passive jusqu'à la sortie de l'Ecole. Les problèmes spirituels ont été à peine ébauchés. Par contre, les jeunes Américains sont bien armés matériellement. Nous retrouvons ici l'idée d'une certaine standardisation : vingt-cinq millions d'individus, au moins sortent de la High School avec un bagage suffisant pour se défendre dans l'existence. En proportion, nous avons plus de gens incultes chez nous. Peut-être l'élite intellectuelle est-elle supérieure en France, mais là encore il ne faut rien exagérer. Si l'avocat américain, par exemple, possède un degré de culture général inférieur, dans bien des cas, à celui d'un étudiant français, le docteur américain est souvent supérieur au docteur européen. Au reste, les pays de vieille civilisation, comme la France, vivent, en grande partie, sur l'élan acquis par les générations précédentes, et nos avantages intellectuels pâlissent de plus en plus dans une époque où le matérialisme est roi.

Observons toutefois qu'un Américain de vingt-deux ans n'a pas encore « réfléchi » au-delà de son milieu scolaire ou familial.

(Suite page 11)



MYSTIQUE DU CAMP

à l'usage des dolichocéphales...



La vogue du camping, arrêtée par la guerre et l'occupation, repart cette année d'un nouvel élan. Les jeunes citadins tentent ainsi de satisfaire leur intense besoin de vacances au grand air.

Loin de la société moderne et de ses contraintes, le campeur ne représente-t-il pas le type même de l'homme libre... Libre d'aller et de venir à sa guise, de se composer — parmi les merveilles de la nature — le cadre de son choix. Libéré surtout de cette contrainte du temps qui donne à la vie « civilisée » sa fébrilité.

Loin des hommes et de leurs œuvres, et plus près de la nature, il retrouve vite un équilibre qu'il avait perdu, une liberté qu'il avait aliénée.

Mais, sous cette apparence de liberté, d'autres contraintes apparaissent bientôt, contraintes vitales, primaires : coucher sur le dur, s'enfumer au-dessus d'un feu de bois, déceler laborieusement de l'eau potable, déjeuner en retard d'une cuisine tiède et sans attrait, s'exposer au soleil, au vent, à la pluie.

Et toutes ces petites contraintes d'un camp fixe ne sont qu'accessoires parmi celles d'un camp volant. Courses fatigantes par tous les temps, les tempes battantes de lassitude, la gorge serrée par la soif, souliers qui font mal, ampoules, courbatures, etc...

Mais toute la valeur morale du camp ne réside-t-elle pas justement dans cette perpétuelle contrainte librement consentie ?

Pour le stoïcien, d'abord, qui cherche à s'élever moralement et à retrouver ces qualités d'énergie, d'endurance et de frugalité que la vie moderne annihile peu à peu en chacun de nous. En même temps, dans cet étroit contact avec la nature, il retrouvera les vrais notions du Grand et du Beau, et se rapprochera de son Créateur.

Mais pour l'épicurien aussi, le camp a son utilité. Il l'aide par contraste, à jouir de la vie civilisée. La cuisine, au retour, lui paraîtra meilleure, le lit plus moelleux, les fauteuils plus confortables, le cabinet de toilette plus agréable... En un mot, il goûtera avec l'intensité de la nouveauté les raffinements de la vie moderne !

Cette loi des contrastes doit intervenir pour dicter les modalités du camp.

Le camping solitaire pourra paraître, à certains, préférable au camping en groupe. Il permet de poursuivre plus profondément, dans son intégrité un peu sévère, le but d'élévation morale qui est au cœur de chaque campeur. Compris sous cet aspect de formation individuelle, le camping — qu'on le veuille ou non — ne peut guère être mené à bonne fin au milieu d'un groupe qui, le plus souvent, n'a guère de but commun et où la plus grande partie de l'effort personnel doit s'appliquer aux relations sociales.

La question se pose avec plus d'acuité encore pour le camp mixte. Garçons et filles n'ont rien à y gagner, semble-t-il. A l'état « civilisé », le propre de leurs relations est de présenter un certain charme, plus ou moins nuancé, qu'il s'agisse de camaraderie ou d'amitié. Il faut croire que ce charme est d'essence civilisée, car il disparaît assez rapidement au bout de quelque temps de vie commune ! Le camp mixte n'est donc pas à conseiller.

Si le but cherché est la camaraderie, elle risque de perdre une partie de son caractère ; la fille devient souvent un *impedimenta*, à moins qu'elle ne prenne la forme terrifiante de la campeuse professionnelle, forte comme un cheval, d'une assurance, d'une vitalité et d'une musculature également débordantes ! Quant à l'amitié entre garçons et filles, sentiment délicat et prompt à se pervertir, il ne doit pas être soumis à la rude et réaliste épreuve du camp.

C'est peut-être là, nous objectera-t-on, une vision assez sombre du camping. C'est qu'il a une valeur autre que celle d'un simple passe-temps à l'usage d'écoliers en vacances. On peut et l'on doit y voir quelque chose de plus profond, un mode de vie opposé et complémentaire au mode de vie quotidien, avec d'autres normes, d'autres valeurs. En somme, un retour de l'homme civilisé aux rudes vérités de l'existence primitive, une sorte de religion personnelle à l'usage de « l'homme-civilisé-conscient-de-son-caractère-incomplet ». Qui donc doutera du caractère artificiel de la civilisation moderne ?

Imaginons qu'un homme primitif puisse, par quelque magie, franchir subitement les quelques centaines de siècles qui le séparent de notre époque et exprimons pour lui les sentiments qu'il ne ressentirait sans doute qu'inconsciemment :

« Des hommes cela ? Mais on ne voit pas leur peau. Ils ont peur de l'air, de l'eau, de la terre, du soleil. Je n'en vois jamais grimper aux arbres, et ils ont de drôles de pieds enfermés dans de petites boîtes et qui ne servent à rien, etc... »

Ce sont là, évidemment, les réflexions primitives d'un esprit analytique, mais ne vous semblent-elles pas, malgré tout, pleines de bon sens ?

Plus qu'un autre, l'intellectuel ressentira cette impression inquiétante de se trouver détaché de la vie naturelle, et il y a — dans cette perception aiguë de lui-même et de ses imperfections, dans ce caractère artificiel et incomplet de la vie qu'il mène — un danger de déséquilibre. En réalité, c'est là, sans doute, le plus grand danger qui menace l'homme actuel, et ce danger débordant jusqu'au cadre moral et social. En somme, l'équilibre d'un être résulte d'un développement harmonieux de ces trois domaines : physique, cérébral et sensitif, de l'équilibre corps-cerveau-cœur. Il est certain que, chez l'homme moderne, la tendance est de restreindre l'activité physique au profit du reste. Or, c'est justement ce facteur physique qui, par sa permanence et sa continuité, assure l'équilibre humain.

Le camping apporte cet équilibre, et il a sur les autres sports l'avantage d'être un retour à la vie naturelle, un contact plus étroit avec la Création. Mais n'y cherchez pas trop d'amusement. La vie de camp est dure, et c'est là sa valeur formatrice. Loin d'une acceptation passive des contraintes qu'elle impose, le campeur aura à cœur de les surmonter, d'en comprendre le sens profond et de les utiliser pour se dépasser lui-même.

Et c'est bien là ce qui justifie le titre de cet article. Il y a une « mystique du camp ». A vous de la découvrir et de l'aimer.

Georges MESSEIN.

LE CAMP SAINT-LOUIS

Le troisième camp de la Mesnie, qui se tiendra dans la région d'Orléans du 18 au 25 août, sera à la fois un camp de fraternité monarchiste et un stage de formation pour tous les jeunes qui désirent, sous la direction de la Mesnie, approfondir leurs convictions et étudier les moyens de vivre pleinement en monarchistes et en chrétiens.

Il est prévu cinq journées d'études dont les thèmes seront :

Séances du matin : LA MESNIE.

Son idéal, ses principes sa vie de communauté, son organisation, son rôle dans la France d'aujourd'hui et de demain.

Séances de l'après-midi : POUR UNE NOUVELLE CIVILISATION FRANÇAISE.

La France dans le monde actuel ; la Monarchie, nécessité française ; la Civilisation humaniste et chrétienne face au matérialisme marxiste ; problèmes politiques et problèmes sociaux ; les Monarchistes dans la Cité.

La Fête de SAINT-LOUIS, le 25 août, sera marquée par d'importantes cérémonies : messe solennelle ; cérémonies mesniales ; grand feu de camp offert à la population.

Ceux de nos amis qui ne pourraient assister à l'ensemble du camp sont cordialement invités à participer à cette journée de clôture.

Des circulaires détaillées sont à la disposition de nos lecteurs qui y trouveront tous les renseignements nécessaires. Les inscriptions seront reçues jusqu'au 10 août, dernier délai, à la MESNIE, 11, Faubourg-Montmartre, Paris (9^e).

Hâtez-vous de vous faire inscrire. Le nombre des participants est limité.

NOUS AUTRES, JEUNES PAYSANS...

LE MALAISE PAYSAN

Au lendemain de la libération, les Français étaient convaincus que le premier objectif du gouvernement serait de faciliter et d'améliorer par tous les moyens le ravitaillement de la population. Problème délicat, angoissant, où, au contraire, on accumule fautes sur fautes. Plus que jamais, il faut compter sur la paysannerie, car l'aide du dehors semble aléatoire, en regard de nos possibilités d'ordre monétaire, politique ou autres.

Si nos gouvernants successifs — cinq ministres en vingt mois pour le seul département de l'Agriculture — continuent leurs mesures vexatoires, dans un esprit trop partisan, il y a des chances pour que, cet été, nous voyions de nombreux champs en friche et qu'apparaisse le spectre redoutable de la famine. Nous n'avons pas l'intention de dramatiser la situation, mais il ne faut pas craindre non plus de regarder la réalité en face. Les circonstances présentes nous amènent à étudier cette question. Actuellement, où tout dépend de manœuvres électorales, des fraudes, de l'argent, les paysans n'aiment guère les promesses, les mesures paperassières, les projets utopiques. Ils n'apprécient pas cette époque où l'on barre la route à toute initiative privée, arrêtant ainsi la reprise économique.



Le Comte de Paris aime à s'entretenir avec les paysans.

QUEL EST LE BILAN DE CINQ ANNÉES D'OCCUPATION ?

Pour le bétail, apparition des maladies de carence, nourriture insuffisante, absence totale d'aliments concentrés, perte de 600.000 chevaux réquisitionnés, abattage massif des animaux (1.500.000 têtes pour les bovins ; 7 millions pour les ovins et les porcins).

Pour les terres : diminution inquiétante des rendements à l'hectare par suite de l'augmentation des emblavures et du manque complet d'engrais. Les machines agricoles ont été réparées, pendant quatre ans, avec des moyens de fortune, sans pièces de rechange, presque sans lubrifiant, chaque année voyant s'accroître le nombre des machines hors d'usage. Et l'on voudrait que l'agriculture renaisse spontanément pour produire, exporter, concurrencer les pays étrangers ? Fâcheuse erreur de politiciens qui oublient que le travail de la terre ne s'organise pas aussi aisément que celui de l'usine. Trop d'incertitudes interviennent dans le métier des champs.

Quant à la main-d'œuvre, l'exode rural s'est

« Nous autres, jeunes paysans, nous aimons les situations nettes et stables, nous aimons les choses qui durent : la monarchie a duré mille ans.

« La valeur d'un homme pour nous, c'est la persévérance dans l'effort vers un but précis, c'est son aptitude à poursuivre méthodiquement une tâche. Les rois se sont succédés en se laissant le mot de passe : l'unité française à créer.

« Nous ne sommes pas, nous, des marionnettes de théâtre ; nous méprisons les guignols et les beaux parleurs, nous ne tournons pas à tous les vents comme les coqs de nos clochers. Quand nous attelons nos chevaux à la charrue, il faut que ça marche tout droit, toujours tout droit, vers l'autre bout du champ, là-bas, sillon après sillon, recommencer toujours...

« C'est à cause de tout cela que nous ne nous attellerons à la reconstruction de la Patrie que si nous pouvons adhérer à un plan solide et méthodique, conçu par un homme nouveau, un homme stable dont l'œuvre survive dans ses successeurs. Nous ne suivons un chef que s'il est digne d'être aimé. Un chef, pour nous, ce n'est pas celui qui est arrivé à force de discours et de combines ; pour nous, on naît chef comme on naît berger. Un bon berger est fils de berger.

« Nous autres, jeunes paysans, quand nous pensons au mot « chef », nous voyons un homme jeune qui visiterait nos campagnes à l'improviste ; un homme qui n'aurait pas peur de croquer ses bottes dans la terre de nos vieux. Un homme qui s'arrêterait pour parler un brin quand il passerait ; un Henri IV, quoi ! Des chefs comme celui-là nous les saluons bas ; mais les autres, on se contente de les regarder de coin, comme des maquignons. C'est pour cela qu'on dit, à la ville, que nous sommes méfiants ; eh bien non ! à un vrai chef, chez nous, on adhère comme la charrue à la terre qu'elle entaille.

« Et puis, chez nous, encore, quand on se donne c'est pour de vrai, on ne se reprend pas. Donner et reprendre, c'est voler.

« Dans notre ferme, il y a un chef, qui n'est pas élu ; il est chef parce que son père l'était. Et son père était chef, parce que ses aïeux ont rassemblé quelques terres, à force de patience et de travail.

« Eh bien ! la France, pour nous, c'est aussi une grande ferme qui a été faite petit à petit, en mille ans, par une même famille, à coups d'achats et d'héritages. Cette grande ferme recherche le fils des chefs qui l'ont faite. »

Maurice GIARD.

« La Monarchie pose en principe que rien de valable ne peut être réalisé en Agriculture si l'on ne respecte les libertés de base : celles de produire, de vendre, de fixer son prix. Mais comme les libertés ne sont rien sans l'autorité, il faut que la paysannerie la demande à l'association. Divisée, elle ne peut rien. Unie, elle peut tout. Qu'elle s'unisse donc dans la Corporation agricole qui, percevant mieux que l'Etat les nécessités du métier, assoiera solidement les libertés en les imposant au respect de tous. »

HENRI, Comte de Paris
(Programme).

accentué nettement depuis 1939. D'après les statistiques agricoles, 450.000 paysans ont déserté la terre sans espoir de retour. 180.000 prisonniers de guerre allemands les remplacent en partie, main-d'œuvre sans capacités spéciales, à rendement moyen, mais dont les services ont été appréciables. Par malheur, on vient de relever singulièrement le coût de cette main-d'œuvre. Les cultivateurs ont à verser pour chaque P.G. une somme à peu près équivalente au salaire d'un ouvrier français : 220 francs par jour, dont le P.G. ne touche que cent sous...

**

La situation actuelle peut se résumer ainsi :

1° On demande à la paysannerie de nourrir à bon marché le monde du travail industriel pour enrayer l'inflation, éviter la course entre salaires et le déséquilibre provenant de la hausse incessante des prix.

2° On éprouve contre elle un ressentiment tenant au fait que les paysans ont mangé à leur faim pendant la guerre et qu'ils se sont souvent enrichis.

3° On veut exiger d'elle une rationalisation intense pour abaisser ses prix de revient.

4° Certains pays étrangers feront pression, peut-être par voie monétaire, pour introduire en France leur excédent de production agricole.

La paysannerie est donc menacée dans ses intérêts économiques les plus évidents, dans sa structure, dans son âme même. Il faudrait, pour la sauver, exiger d'elle un gros effort, mais protéger parallèlement la population rurale, ses traditions, tout le réservoir d'équilibre social et de mœurs solides qu'elle constitue.

Pour assurer cette protection, il faudrait un gouvernement qui soit assez fort et mû par des principes de justice assez hauts pour éviter, d'une part, l'asservissement de notre pays à des puissances industrielles (nationales, mais surtout étrangères), et pour imposer, d'autre part, à notre pays, un rythme de vie qui, tout en l'orientant hardiment vers des formules neuves, sache en même temps respecter les valeurs essentielles que renferme le mode de vie paysan. Faute de quoi, l'agriculture française serait condamnée à se transformer en un métier industriel du type américain ou du type russe, sans pouvoir profiter des avantages de ces derniers. Or, ni la formule capitaliste, ni la formule collectiviste ne sont compatibles avec notre exploitation paysanne, de quelque étendue qu'elle soit.

Il s'agit aujourd'hui de défendre la terre contre les féodalités. Naguère, les féodalités de caste étaient au moins terriennes, tandis que les féodalités d'argent sont industrielles et internationales (pourquoi acheter des machines agricoles à l'étranger ?). Il faut empêcher l'agriculture de se faire broyer par le gigantisme industriel, par lequel le meilleur de notre patrimoine spirituel et matériel serait aliéné au profit du matérialisme triomphant.

Est-ce à dire que l'agriculture doit rester en marge du progrès ? Certes, non ; mais l'industrie, au lieu de lui enlever ses hommes et de la violer dans ses modes de vie et d'exploitation, doit l'aider par tous les moyens : reconstruire ses bâtiments, les équiper, les moderniser, introduire des machines (propres à soulager le travail des femmes, par exemple), donner le confort et le bien-être qui rendent la vie à la campagne plus agréable.

Il faut lutter à la fois contre l'émiettement parcellaire et contre la concentration de nombreuses exploitations entre les mains d'un seul. Orienter l'économie, dans ses secteurs les plus modernes — industrie et banque — vers la terre. Refaire de notre sol la source normale de nos mœurs, de notre population, de nos richesses. Ce renversement des conceptions de l'économie moderne implique un régime politique qui travaille pour l'avenir, qui soit lié à l'avenir comme il est lié au passé. La terre exige la continuité dans l'effort, la prudence, la prévision à très long terme. Ce sont-là les garanties mêmes que lui apporte la Monarchie.

Jean COLIN.

La politique du tourisme, sous l'ancien régime, s'est exercée dans plusieurs domaines, tout d'abord dans l'organisation des routes et des transports publics, dans la surveillance des auberges, puis dans la propagande faite à l'étranger ou en France en faveur des beautés de notre pays, enfin dans l'accueil aimable réservé aux touristes étrangers ou français, riches ou pauvres, dans les châteaux royaux ou dans les grandes demeures privées.

Avant de voir ces différents points, disons tout de suite combien la politique générale de nos rois fut favorable au mouvement touristique : il ne faut pas oublier en effet, que de 1636 à 1792 notre pays ne fut pas envahi par les armées étrangères et que, sauf les troubles de la Fronde, il n'y eut pas à Paris ou dans les provinces, d'émeutes susceptibles d'arrêter la venue des touristes.

Les voyageurs du XVIII^e siècle ne tarissent pas d'éloges sur le bon état des routes. Un Allemand, le comte de Hartig, écrit : « En général, il fait bon voyager en France, les chaussées sont superbes » ; le docteur Rigby, un Anglais, note que « les routes sont pavées en certains endroits, mais dans d'autres elles sont aussi bonnes que des routes de péage anglaises » ; un autre apprécie beaucoup l'ombre produite par les arbres le long des chemins. Mercier, dans son fameux Tableau de Paris, vante les routes des environs de la capitale : « Grâce aux beaux chemins que l'intelligence du ministère a fait pratiquer dans toute l'étendue du royaume, coupé comme un damier, le faquin qui a de l'or, monté dans sa chaise escorté de son jocquet (sic), s'en va légèrement étaler les grâces de son individu jusque dans les pays étrangers ».



Les hôtelleries, surtout leurs tarifs et leur clientèle, firent l'objet de nombreuses ordonnances de nos rois qui se préoccupèrent toujours de la sécurité des voyageurs sur les routes, comme de leur protection contre les « additions » trop fortes à l'auberge.

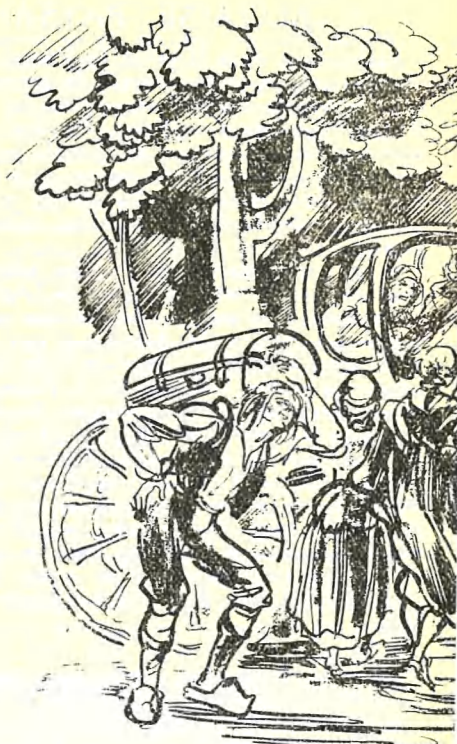
Les rois de France prirent aussi des mesures destinées à assurer la paix à l'intérieur, en faisant relever les noms des voyageurs et en surveillant les étrangers de passage dans les villes fortes. En 1254, saint Louis publia la première ordonnance concernant les hôteliers ; en 1315 un édit obligea l'aubergiste malhonnête à « rendre le triplicé de ce qu'il avait retenu sur les effets d'un étranger mort chez lui »

LE TOURISME DANS

mesure destinée à empêcher les crimes commis par des hôteliers cupides ; en 1407 nous notons la création du livre de police, où les logeurs devaient inscrire les noms des personnes qu'ils hébergeaient ; à Paris le manuscrit — que nous aimerions tant feuilleter aujourd'hui — était remis au prévôt de la ville. Pendant tout le XVI^e siècle de nombreux édits concernant les prix, les enseignes des auberges — enseignes rendues obligatoires par l'édit de 1577 — furent rendus par nos rois soucieux du bien-être, de la sécurité et de la bourse du voyageur ; c'est ainsi qu'en mars 1572 des lettres patentes du roi « sur le taux des vivres des hostelleries et taverniers » prescrivirent à ceux-ci de ne pas prendre plus de « vingt-cinq sols tournois par jour, qui est dix sols pour la disnée et quinze sols pour la souppée de chascune personne et de son cheval, en les traitant raisonnablement... et pour l'homme de pied quatre sols tournois pour la disnée, huit sols pour la souppée ». Dans certaines villes — comme à la Rochelle — les aubergistes étaient tenus de donner au gouverneur de la ville, tous les soirs « les noms de leurs hostes étrangers, leur nationalité et leur profession » ; sage mesure à une époque où déjà les espions pullulaient.

UN METIER UNI ET PROSPERE

Grâce aux sages règlements royaux, grâce à la bonne organisation de la communauté et à l'amour de leur métier, qui était très vif chez les aubergistes de ce temps — comme d'ailleurs chez ceux d'aujourd'hui, qui ont conservé les traditions — les hôtelleries françaises ont été presque toujours, si l'on excepte quelques réflexions de grincheux, très favorablement jugées. En 1670, Savinien d'Alquié écrit, dans ses Délices de la France : « Un coq d'Inde, une paire de pigeonneaux, un couple de perdrix ou un lièvre ne vont jamais au delà de vingt sols ; un homme peut être servy de tout cela à table d'hoste pour quarante sols la couchée, y comprenant la dépense de son cheval » ; et, à la veille de la Révolution, le grand seigneur russe Karamzine s'étonne, dans son amusant récit de voyage, d'être aussi bien nourri même en pleine campagne : « Nous trouvons partout, écrit-il, même dans les endroits les plus écartés, dans les plus pauvres villages, de bonnes auberges, une nourriture suffisante, des appartements propres, avec des cheminées. Nous payons un dîner, pour nous deux, trois livres dix sous, ce qui n'est pas cher. » C'est que le pouvoir royal veillait au confort et à la nourriture des voyageurs ; c'est que, se sentant aidé, soutenu par le père du peuple qu'était le monarque, l'hôtelier avait à cœur de bien faire son travail et était fier de la bonne renommée de sa maison. Un jour, un dauphin s'arrêta devant une auberge à la façade de laquelle pendait une pittoresque enseigne ; le maître du lieu, tout fier d'une pareille visite, se présenta alors en disant : « Monseigneur, je suis le fils des Trois-Rois. — Peste ! répondit en riant le prince. Tous mes compliments ; moi, je ne le suis que d'un seul ! » Cette histoire — dont nous ne garantissons pas l'authenticité — montre combien, sous l'ancien régime, les aubergistes de la vieille France avaient l'amour de leur métier, car, ne l'oublions pas, ils travaillaient pour le bien-être général, pour le pays et pour le roi.



La propagande à l'étranger était si tout faite par nos ambassadeurs et surtout par toute une littérature qui vantait les beautés de notre pays et incitait les Anglais, Allemands et autres étrangers à venir en France et à y séjourner. Le meilleur livre de réclame touristique du XVIII^e siècle fut sans aucun doute celui de Savinien d'Alquié intitulé Les Délices de la France.

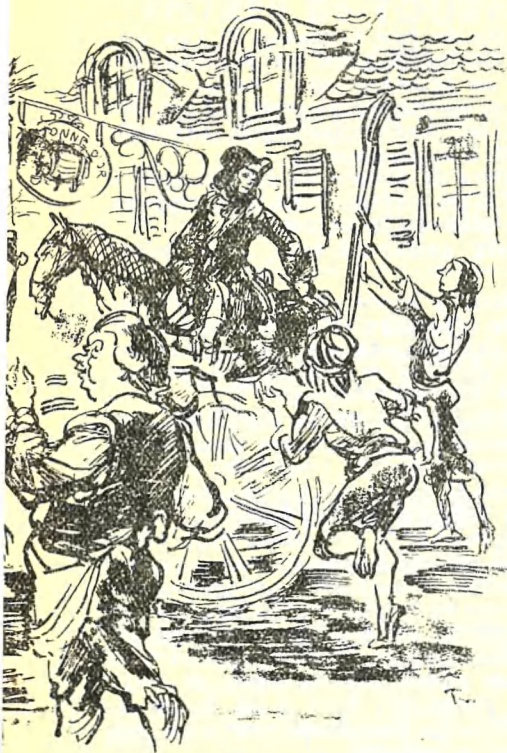
A PROPOS DU

À la suite de l'article sur « Les origines royales du drapeau tricolore » publié dans notre dernier numéro nous avons reçu, de lecteurs et d'amis de la Meuse, plusieurs lettres extrêmement intéressantes. Nous faisons un plaisir de reproduire d'importants extraits d'une communication qui nous a été adressée par Christian-Gérard, l'acteur bien connu, qui se révèle ainsi un historien distingué.

« On ne peut sans doute, en un petit article de colonne, développer le passionnant sujet des couleurs royales ; mais au moins ne doit-on pas avancer, réfuter les grosses erreurs courantes, de toutes parts, aussi graves aux yeux des puristes et des spécialistes.

« L'Histoire officielle, qui ne dit pas que les bêtises, n'a pas tort de faire remonter les couleurs nationales de la France à l'union par le Louis XVI lui-même du bleu et du rouge de la ville de Paris avec sa propre cocarde blanche, insignifiant commandement suprême de l'armée et non couleur royale. Le fait est authentique et prouvé par la facture même des cocardes de 1789 à 1814 : blanc au centre, puis rouge, puis blanc. (Chaque fois que vous voyez un soldat révolutionnaire ou du Premier Empire avec une cocarde bleu-blanc-rouge, c'est faux !) C'étaient sans doute les siennes, par exemple, ramenées à trois en l'honneur de la nuit de Trinité ou en souvenir de la si jolie légende de l'ange et du cerf des Saints Jean de Malherbe et Félix de Valois, que je vous conterai quelque jour et qui date de 1198. Mais il faut attendre pour Henri IV pour trouver un souverain portant véritablement ces trois couleurs comme étant celles de sa Maison, c'est-à-dire sa « livrée », tirée des ar-

L'ANCIENNE FRANCE



et qui eut un certain nombre d'éditions. Dédié à Arnould de Pomponne alors ambassadeur aux Pays-Bas, ce volume décrit tous les avantages, toutes les merveilles de notre terre; une seule phrase donnera une idée de cet amusant bouquin trop peu connu : « Qu'on prenne la peine de voir les belles maisons de nos habitants tant de la ville que de la campagne; qu'on

visite les environs de Paris et qu'on suive les bords du Loire (sic) et de la Seine et on verra qu'il n'y a point de pays au monde égal à celui-ci. » Jouvin, dans son Voyage de France, fait lui aussi l'éloge de la diversité et de la beauté de nos provinces. Les guides se succéderont pendant tout le XVIII^e siècle avec une incroyable rapidité, l'un copiant l'autre et rivalisant d'hyperboles en faveur du tourisme français.

LES ETRANGERS EN FRANCE

En France même, l'accueil fait aux touristes est extrêmement cordial; on désire que l'étranger puisse voir tout ce qu'il lui plaira, et dans les meilleures conditions possibles. L'entrée des châteaux royaux est libre, on peut se promener à Versailles comme on veut, visiter la cité de Carcassonne sous la conduite d'un soldat qui ne manque pas de faire arrêter le visiteur à un endroit où « on embrasse du regard la ville » et une grande partie de la campagne. Les seigneurs — imitant le Roi — laissent circuler les curieux dans leurs châteaux ou hôtels de Paris. Le guide de Thierry, publié à la veille de la Révolution, indique toutes les maisons ouvertes au public, et elles sont fort nombreuses. Des guides rédigés par des étrangers — celui de Nemeitz par exemple — donnent toutes indications utiles pour trouver facilement les bons restaurants, les loueurs de voitures, les moyens de transports pour se rendre en province, etc. Sous Louis XIII une agence de tourisme fonctionnera même à Paris, encouragée par le monarque et un parent du cardinal de Richelieu : c'était celle de Théophraste Renaudot, connue sous le nom de Bureau d'Adresses. Cette maison située rue de la Calande — sur l'emplacement à peu près de la Préfecture de police actuelle — donnait en effet tous renseignements sur les coches, voitures publiques, itinéraires à suivre pour voyager à travers le pays, indiquait les voitures et chevaux à vendre et documentait les malades sur les eaux minérales. On y trouvait, suivant le prospectus édité par son fondateur, « toutes commanditez de faire voyage seul ou en compagnie », car cet homme de génie est en quelque sorte l'inventeur des voyages circulaires et des agences de tourisme. Il en avait trouvé l'idée dans un passage des Essais de Montaigne.

LES TOURISTES A VERSAILLES

Cette politique de grandeur et de prestige attira de nombreux visiteurs dans notre pays. Louis XIV — qui fut, comme l'a écrit si justement M. Pierre Gaxotte, un « admirable chef de publicité » — savait bien que Versailles rapporterait au commerce français des sommes supérieures aux dépenses nécessitées par la construction et la décoration de ce palais.

Le renom de la splendeur de Versailles, le grand éclat jeté sur le monde entier par la magnificence de la cour de Louis XIV, l'élégance de celle de Louis XV et Louis XVI attirèrent dans la ville royale des touristes de toutes conditions : ambassadeurs, nobles de province, boutiquiers, parisiens ou amateurs d'art.

Les Parisiens forment un contingent très important de visiteurs. Ils vont à Versailles pour voir le roi, leur roi. Le

voyageur anglais, Moore, écrit dans sa curieuse relation de voyage : « les Français accourent en foule à Versailles, regardent leur roi avec une avidité toujours nouvelle, et le voient une vingtième fois avec autant de plaisir que la première. »

Mercier, dans son pittoresque Tableau de Paris déjà cité, nous a laissé des croquis pris sur le vif des Parisiens à la Cour : « au grand couvert, le Parisien remarque que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien de la conversation pendant quinze jours, et les servantes allongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Ces nombreux visiteurs trouvaient dans la ville royale des auberges à la portée de toutes les bourses. Sous le grand roi, il n'y avait pas plus de cinquante logeurs dans tout Versailles; en 1740, il y en avait plus de 400 ! Le meilleur hôtel était celui du Juste — c'est-à-dire de Louis XIII, fondateur du château : en 1727, on y était logé pour vingt sols par jour, ce prix ne comprenait que la chambre; pour les repas, on allait choisir à la cuisine les plats, en somme le service était fait uniquement à la carte.

Nos monarques mirent tout en œuvre pour donner une impression de grandeur et pour attirer les visiteurs. Les routes ont été construites afin de permettre aux voyageurs d'atteindre Versailles d'une façon aussi pratique qu'agréable. Felibien, dans sa description de 1703, nous parle de la route de la plaine de Grenelle qui aboutit à Sèvres, « de là, dit-il, une grande route conduit par une chaussée encore plus nouvelle et fort commode, par les hauteurs de Viroflay, dans la principale avenue de Versailles d'où l'on découvre la ville et le château ».

De nombreux guides renseignaient les touristes sur les curiosités à voir et sur les conditions de visite. Un petit livre, publié au XVIII^e siècle, donnait, avec de jolies figures de Sébastien Le Clerc, une description du fameux labyrinthe avec des vers de Benserade expliquant les fables d'Esope qui illustraient les fontaines, le texte était rédigé en français, en anglais, en allemand et en hollandais.

Les sanglantes journées de 1789 transformèrent Versailles en un palais abandonné et triste. Depuis, notre beau château attend, comme tous les bons Français, le retour du chef, de l'animateur de la nation : du Roi !

(Nous devons cet article aux savantes études de MM. JEAN ARVENGAS et ROGER VAULTIER.)



VEILLÉES ET

Demandons à Léon Chancerel, créateur et maître incontesté de cette forme d'art communautaire qu'est le jeu dramatique, la définition même de la veillée telle que nous l'entendons :

« Une communauté de jeunes, astreinte à un certain travail, à une certaine discipline, dans des conditions d'existence et à des fins déterminées, à un certain moment de l'histoire de France, cherche, dans le noble jeu de l'expression dramatique, à la fois un délassement, un réconfort, et l'occasion d'un perfectionnement personnel, moral, intellectuel et physique, dans le cadre et à l'usage exclusif de la communauté ».

(La Veillée, 1939).

Cet art nouveau, dit encore Chancerel, « trouve son expression la plus spontanée, la plus normale, la plus vraie et la plus belle le soir, à la lueur du Feu de Camp... »

Ceux d'entre nous qui sont, ou qui ont été scouts, connaissent la simple grandeur de ce « théâtre de la Flamme ».

beaucoup plus discrets. Autant les braves gens de chez nous acceptent de bonne grâce les critiques malicieuses, les caricatures spirituelles, autant ils se rebellent contre toute outrance partisane. S'ils aiment qu'on chante crânement ses convictions, ils aiment aussi qu'on y mette quelque retenue, et l'on gagnera leur sympathie bien plus en les amusant qu'en leur offrant un « prêche » chanté ou mimé.

C'est pourquoi, dans une veillée publique, à laquelle assiste généralement presque tout le village, il importe d'abord de grave et une orientation plus marquée.

Savoir *graduer*, tel est la première condition du succès.

La première partie doit donc être amusante, vivante et créer entre les jeunes et leur public cette sorte de complicité souriante qui permet ensuite de tout faire accepter et de faire tout entendre.

La seconde partie, de plus en plus calme conquérir la sympathie du public, avant de donner au « programme » un ton plus

nifestations de joie bruyante. Si l'on s'adresse à un public mêlé, où dominent les paysans, on insistera sur la partie « folklorique », en reprenant avec eux les histoires et les chants d'autrefois, auxquels ils restent très sensibles.

On évitera de donner en été des chants de Noël ! C'est évident, mais nous croyons pourtant utile de le rappeler.

Comment animerons-nous, alors, notre soirée ?

La première partie se compose généralement du répertoire classique, chants populaires, chants modernes, anecdotes, contes, jeux, etc. Elle se termine presque toujours par un jeu dramatique.

Nous donnons à la fin de cet article, une courte bibliographie qui sera précieuse à ceux qui manquent de « matériel ».

La seconde partie comporte nécessairement un thème qui est la raison d'être et le but même de la veillée. Pour nous, qui avons à cœur de remettre en honneur une tradition monarchiste et chrétienne, ce thème est de la plus grande importance.

Les thèmes de tradition monarchiste sont légion. Chacun peut en inventer à sa guise. Les grands anniversaires de notre histoire, les grands Rois et les Saints de France nous en fournissent une mine pratiquement inépuisable.

Dans les Pays d'Ouest, la Chouannerie, partout la Saint Louis ou la Saint Henri sont d'excellents prétextes à célébrations.

Il nous faut alors rechercher dans les vieilles chansons françaises, dans les contes populaires, dans les meilleures pages d'auteurs connus, tout ce qui peut être utilisé.

Ne pas hésiter à lire un ou deux beaux poèmes. Ils seront très écoutés. Pour terminer, un court jeu dramatique donnera le ton. Et le retour au calme, sera ménagé par un chant très doux, un « bonsoir » qui, dans la majeure partie des cas, gagnera à être suivi d'une prière chantée.

Tout ceci peut sembler bien schématisé, bien incomplet. C'est à vous de le rendre vivant. Vous trouverez une ample matière dans notre fond national. Pour le Moyen-Age, les chansons de croisades, de Colin Musset, Eustache Deschamps, Christine de Pisan. Pour la Renaissance : Charles d'Orléans, Marot, Henri IV ; puis, les grands Classiques vous apporteront des richesses poétiques qui sont à exploiter.

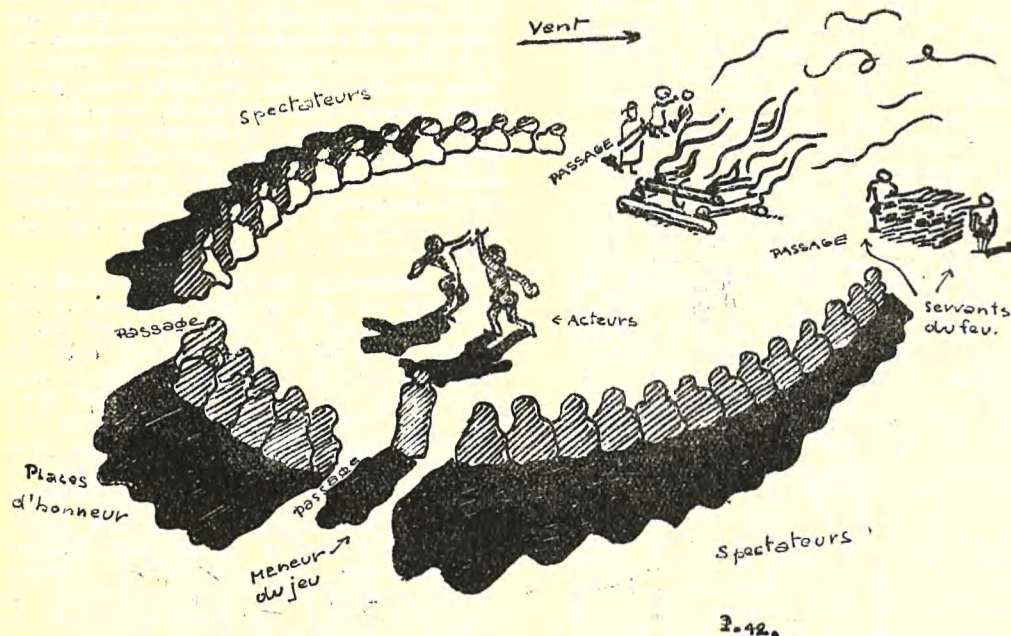
La plupart des recueils de chansons populaires contiennent des pièces d'inspiration royaliste.

Enfin, certains de nos amis ont utilisé avec bonheur certains passages des œuvres de nos Rois : « Pensées choisies des Rois de France » ; Mémoires de Louis XIV, Enseignements de Saint Louis, Testament de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Lettres d'Henri IV, ouvrages de nos Princes...

Nous n'avons pu que vous ouvrir quelques horizons, vous communiquer des idées. C'est à vous et à vous seuls qu'il appartient de leur faire prendre corps.

Et si ce travail en équipe est parfois ingrat, soyez sûrs que lorsque vous serez réunis autour du feu, tout près de « notre maternelle sœur la Terre », vous trouverez dans cette célébration commune de nos peines et de nos joies, dans l'attentive ferveur des hommes et dans les regards émerveillés des enfants, votre première et votre plus précieuse récompense.

François CHATEL.



Disposition-type d'un feu de camp.

Ceux qui n'ont pas reçu cette initiation première trouveront de précieux conseils dans les quelques brochures spécialisées telles que :

La Veillée, de Léon Chancerel (aux éditions La Hutte).

Fais des veillées, édité par la J.A.C., 7, rue Coetlogon, Paris (6^e) et dans tous les manuels d'art dramatique scout.

Pour nous, jeunes monarchistes, il ne s'agit pas tant de copier le répertoire des scouts ou des campeurs que de l'adapter aux idées qui nous sont propres et que nous voulons exprimer.

Avant de nous engager dans cette voie, insistons tout d'abord sur le fait que nos feux de camp ne devront jamais prendre l'aspect d'une simple manœuvre politique. Il y a là une juste mesure à observer, et ce ne sera pas le plus facile.

Tant que nous sommes entre nous, nous pouvons crier et chanter tout à notre aise notre foi et notre ardeur monarchistes ; mais, si nous avons convié à notre veillée, — comme c'est presque toujours le cas — les habitants du pays, il nous faut être

et sérieuse à mesure que la nuit, s'épanouissant, rapproche tous les assistants dans une sorte d'intimité, est celle qui devra requérir tous nos soins.

C'est elle qui laissera aux spectateurs d'un soir l'impression la plus profonde. On ne doit l'aborder qu'avec une sorte de ferveur. Le rite du feu n'est-il pas une vieille célébration qui a gardé sur les hommes un étrange pouvoir de fascination ?

Une veillée bien menée, où nul ne songe à « jouer la comédie », mais bien à communiquer à tous les assistants la flamme et la force que l'on a en soi, fera plus, pour notre rayonnement, que tous les discours du monde.

Que ferons-nous dans ces veillées ?

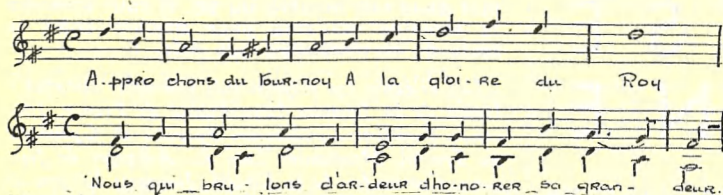
Là, il n'est guère de règle générale. Une veillée s'adapte à la fois aux gens auxquels elle s'adresse et au moment où elle se déroule.

Si l'on est entre jeunes, on peut multiplier librement les bans, cris et autres ma-

FEUX DE CAMP

ENTRÉE DE TOURNOI (XVI Siècle)

Paroles de Baïf ; d'après une tablature de luth de G. Bataille.



Approchons du Tournoi à la gloire du Roi !
Nous qui brûlons d'ardeur d'honorer sa grandeur
Entre les assaillants montrons nous plus vaillants,
L'heur a toujours été où le lys est porté.

VIVE HENRI QUATRE !

(sur l'air de Cassandre)



II

Qu'on chant'ra dans mille ans
Chantons l'antienne
Que Dieu maintienne
En paix ses descendants
Jusqu'à ce que l'on prenne
La lune avec les dents !

III

Et j'aimons le bon vin } (bis)
J'aimons les filles
De nos bons drilles
Voilà le gai refrain :
J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin !

IV

Au diable guerres, } (bis)
Rancunes et partis
Comme nos pères
Chantons en vrais amis
Au choc des verres
Les roses et les lys !

V

Vive la France } (bis)
Vive le Roi Henri !
Qu'à Reims on danse
En disant comm' Paris :
Vive la France,
Vive le Roi Henri.

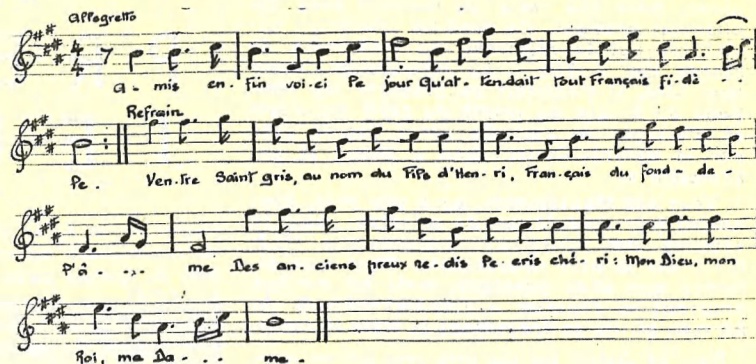
GRAND DIEU, SAUVE LE ROI ! (1685)



Grand Dieu, sauve le Roi, Grand Dieu, venge le Roi,
Vive le Roi !
Que toujours glorieux, Louis victorieux
Voye ses ennemis Toujours soumis.

C'est l'air, composé par Lully, et que chantaient les demoiselles de Saint-Cyr quand Louis XVI entra dans leur chapelle. Il devint par la suite l'hymne national anglais.

CHANSON DE "L'ami du Roi" - (1816)



II

Par de longs et cruels malheurs
La France hélas ! se vit abattre ;
Mais le ciel, pour sécher ses pleurs
Lui rend des enfants d'Henri Quatre.
Ventre Saint gris, etc.

III

Au blanc panache, aux fleurs de lis,
Que tout bon Français se rallie !
Fidélité porte son prix ;
Par le bonheur elle est suivie.
Ventre Saint gris, etc.

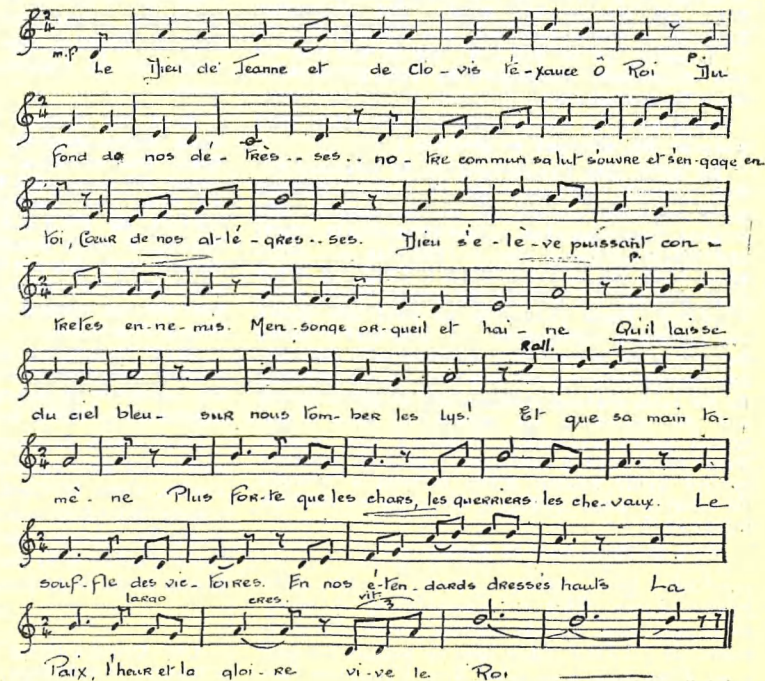
IV

Au noble fils du Béarnais
Rendons son antique couronne,
Et qu'il entende tout Français
Répéter autour de son trône :
Ventre Saint gris, etc.

(Citée par J. de la Laurentie : « La chanson royale en France ».)

EXAUDIAT

L'EXAUDIAT est un hymne solennel, composé sous l'occupation allemande et qui devint presque aussitôt le chant officiel de la Mesnie. Il s'inspire du Psaume XIX^e, qui est le chant du peuple d'Israël en l'honneur de son Roi partant pour la bataille. Le plus authentique sentiment monarchique s'y exprime si merveilleusement que ce Psaume est devenu le chant royal par excellence. Ce chant royal est aussi une prière. Cette prière est aussi un chant de combat. Que tous maintenant s'accordent à le chanter.



UNE BIEN BELLE HISTOIRE

C'est celle du Front laïque et antifasciste de la Jeunesse.

L'idée de constituer ce front revient au Mouvement Unifié des Auberges de la Jeunesse, mais elle resta un moment sans application pratique. Ce sont les Jeunesses Socialistes qui la repriront, au lendemain de l'échec des « OUI » au référendum. Dans leur idée, il s'agissait de préparer les élections du 2 juin au profit du parti socialiste et d'essayer de racheter ainsi l'échec subi par la défunte Constitution « laïque et antifasciste ».

Tous ces Mouvements, ou à peu près, donnèrent leur acceptation de principe; mais la réponse des Jeunesses Communistes (U.J.R.F.) est la plus intéressante. Nous n'en citerons que deux passages, mais les curieux pourront se reporter à l'AVANT-GARDE du 22 mai, où ils en trouveront le texte intégral.

Nous ne doutons pas que vous ayez, comme nous, déploré que ces forces laïques et antifascistes ne soient pas allées à la bataille du référendum étroitement liées comme le proposa le Comité central du Parti Communiste Français au Comité directeur du Parti Socialiste.

Une bataille commune menée par ces deux grands partis et la C.G.T., bataille à laquelle nous aurions participé unis, aurait abouti, vous n'en doutez pas, à renverser la faible majorité de « NON ».

En répondant affirmativement à votre proposition d'unité d'action, nous formulons l'espoir que cette entente entre nos deux organisations soit un exemple pour nos aînés et que l'unité à laquelle nous aspirons tous se réalise non seulement chez les jeunes, mais également chez les adultes.

Réponse adroite, qui ne visait à rien moins qu'à constituer, sur le plan de la jeunesse, et au profit du Parti Communiste, l'ébauche d'un grand parti ouvrier... à direction communiste, comme il se doit.

La proximité des élections du 2 juin fit échouer cette manœuvre. Les socialistes voulaient aller à la bataille seuls et espéraient bien en sortir victorieux. JEUNESSE s'empresse, dans son numéro du 23 mai, de mettre les choses au point en déclarant que « le Front ne pouvait et ne devait pas être une machine de guerre électorale ».

Profitant de l'échec des Socialistes aux élections, l'U.J.R.F. revint à la charge. Les J. S. se décidèrent donc à inviter, pour le vendredi 7 juin, à leur siège national, les représentants des organisations qui avaient accepté en principe de participer au Front projeté. Il y avait là des délégués de l'U.J.R.F., du mouvement Ajiste, des Jeunesses Laïques et Républicaines, des Camarades de la Liberté, de la F.S.G.T., de la L.I.C.A. et des Jeunesses Communistes Internationalistes (Trotzkystes).

Pauvres J. S. Ils ne savaient pas dans quel guépier ils allaient se trouver !

En effet, dès l'ouverture de la séance, André LEROY, au nom de l'U.J.R.F. déclara qu'il refusait de siéger en compagnie des Jeunes Communistes internationalistes, qu'il considérait comme des « fascistes »... Gros émoi chez les organisateurs ! Tout fut tenté pour trouver un terrain de conciliation, mais l'U.J.R.F. resta inflexible et finit par poser un véritable ultimatum : « Choisissez entre les J.C.I. et nous ! »... Finalement, les jeunes trozkystes furent exclus... et JEUNESSE du 13 juin, s'étend longuement et piteusement sur cet incident, en présentant aux J.C.I. toutes leurs excuses... (Dame ! Les jeunes trozkystes sont à ménager. Les J. S. peuvent encore avoir besoin d'eux comme « troupes de choc » pour quelque nouvelle expédition punitive !)

Mais laissons-leur la parole :

...Après mûre réflexion, pour ne pas faire échouer à son début ce rassemblement si nécessaire, nous nous sommes inclinés devant l'intransigeance de l'U.J.R.F. Mais nous ne voulons pas qu'il y ait d'équivoque à ce sujet. Nous n'acceptons l'ex-

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE

clusion de la J.C.I. que contraints et forcés. Nous ne reconnaissons comme fondée aucune des accusations de fascisme portée contre elle. Nous avons avec la J.C.I. des divergences graves, ainsi d'ailleurs qu'avec l'U.J.R.F. Nous les considérons l'une et l'autre comme des adversaires politiques et non comme des ennemis de classe. Nous n'utilisons contre aucune tendance de la classe ouvrière des calomnies de cette nature, et nos camarades communistes sont pourtant bien placés pour savoir que la calomnie ne paie pas. Nous continuerons à réclamer, assez sceptiques il est vrai, les fameuses preuves toujours promises et jamais apportées. Car nous n'oublions pas qu'il y a trois semaines, c'était la direction du Mouvement ajiste qui était fasciste et avec qui on ne pouvait pas collaborer.

L'exclusion de la J.C.I. du front laïque n'empêchera pas que, chaque fois que la situation l'exigera, nous pourrions mener avec elle telle ou telle action commune pour la défense de la laïcité ou des libertés démocratiques... jusqu'au jour où l'U.J.R.F. nous aura apporté ses fameuses « preuves ». Et ce jour-là, nous ne nous contenterons pas de crier, nous exigerons leur arrestation immédiate.

La question est grave pour nous. Exclure la J.C.I. d'après de simples accusations, sans preuves, c'est créer un précédent dangereux. Mais, d'autre part, rompre avec l'U.J.R.F. signifie diviser les deux grands courants de la jeunesse travailleuse, le courant socialiste et le courant communiste, c'est renoncer à grouper les organisations qui, par leurs formes particulières, ne peuvent choisir entre eux deux, tels que le M.L.A.J. ou la F.S.G.T.

De son côté, l'AVANT-GARDE du 12 juin déclare :

Nous regrettons que la présence de ces hitlériens camouflés ait retardé la constitution du rassemblement et qu'en raison de leur présence aucun accord n'ait pu intervenir. Nous espérons qu'au cours de l'entrevue commune qui aura lieu mardi 11, nos camarades jeunes socialistes reviendront sur leur décision. Quant à nous, nous nous refusons de discuter avec des provocateurs qui font le jeu du fascisme.

Bref, les Jeunes Trozkystes éliminés, aucune autre décision ne fut prise ce jour-là. Mais une nouvelle réunion fut fixée pour le lundi 17 juin. JEUNESSE tint à rappeler, le 13 juin, que jusque-là, d'accord avec la direction de l'U.J.R.F. et des autres mouvements, il était entendu qu'aucune action ne devait être entreprise sur le plan local ou départemental. Il était d'abord nécessaire de réaliser un accord d'ensemble sur les objectifs à atteindre.

Mais l'occasion était trop belle. Les Jeunes Communistes, qui avaient déjà tenté de noyauter le Front à leur profit avant les élections, passent outre à cet accord :

Dans nombre de départements et de localités, le rassemblement des organisations laïques et antifascistes s'opère. Dans le Gard, dans le Loir-et-Cher, des comités sont déjà constitués dans tous les départements les contacts sont entrepris. Rien n'arrêtera l'unité d'action de la jeunesse pour la défense de ses libertés contre le fascisme et la réaction.

(Avant-Garde du 12 juin.)

Les Communistes cherchent sans cesse à s'assurer l'avantage, et il semble bien que,

dès le 17 juin, ils y aient réussi. Dès ce moment, les Jeunes Socialistes ne sont plus qu'à leur remorque. En effet, l'AVANT-GARDE du 19 juin publie la résolution adoptée à l'issue de la réunion alors que JEUNESSE, visiblement dans l'embarras, n'en souffle pas mot dans son numéro du 20. Il faut attendre la semaine suivante pour trouver enfin le texte de la résolution que voici :

Les délégués des organisations nationales suivantes : Union de la Jeunesse Républicaine de France, Jeunesses Socialistes, Fédération Sportive et Gymnique du Travail, Mouvement Laïc des Auberges de Jeunesse, Camarades de la Liberté, Jeunesses Laïques et Républicaines, Jeunes de la L.I.C.A., réunis le 17 juin 1946, constatent leur accord pour opposer à l'offensive de la réaction cléricale et du fascisme, un Front laïque et antifasciste de la jeunesse.

Elles appellent toutes les organisations laïques et antifascistes de la jeunesse à se joindre à elles :

Pour la défense de la laïcité par une Constitution démocratique garantissant la laïcité de l'Etat et de l'enseignement.

La suppression des subventions aux écoles libres.

Le contrôle par les mouvements de jeunesse de la répartition des subventions.

L'action commune pour la défense et le maintien du caractère laïque des institutions de jeunesse (maisons de jeunes, Auberges de jeunesse, etc...).

Pour :

L'extirpation du fascisme jusque dans ses racines en France et dans le monde.

L'action commune pour barrer la route à la réaction et au fascisme qui se regroupent, particulièrement dans le P.R.L.

Dénonciation de toutes idées et méthodes racistes.

Châtiment des traîtres et des criminels de guerre.

Aide au peuple espagnol dans sa lutte contre Franco.

Pour :

Faire aboutir les revendications de la Jeunesse.

Maintien de la nouvelle Constitution des droits prévus dans le précédent projet.

Augmentation des salaires et traitements et blocage des prix.

Application du principe : « A travail égal, salaire égal. »

Organisation de l'orientation et de la formation professionnelle.

Démocratisation de l'enseignement afin de permettre aux jeunes des classes laborieuses d'accéder aux plus hautes études.

Mise à la disposition des jeunes de moyens leur permettant de pratiquer les sports et d'organiser les loisirs.

Mais ce texte, les Jeunes Socialistes, par l'intermédiaire de Maurice BRASSART, l'entourent de commentaires dont la seule lecture en dit long :

Et maintenant, le Front va-t-il démarrer ?

Nous voudrions l'espérer, malgré quelques symptômes inquiétants.

Je veux parler des attaques venimeuses et injustes dont nos camarades adultes sont l'objet dans l'Avant-Garde. Depuis que les pourparlers pour le Front se développent, ces attaques redoublent. Il n'est pas un numéro de l'organe de l'U.J.R.F. où nos ministres, nos parlementaires, nos leaders n'en prennent pour leur grade. Dans le dernier, Léon Blum et Daniel Mayer sont particulièrement visés.

Qu'espère-t-on à l'Avant-Garde ?

Nous opposer à nos adultes ?

Etrange et naïve illusion !

En tout cas, nous le disons net : En voilà assez ! Si les divergences politiques ne peuvent pas constituer un obstacle à une action commune, les calomnies empoisonnées, elles, pourraient, si on en abusait, en constituer un sérieux.

Maurice BRASSART.

Pauvres Jeunesses Socialistes ! N'est-ce pas qu'elle est belle l'histoire du Front Laïque et Antifasciste de la Jeunesse ?

REGARDS SUR LA JEUNESSE AMÉRICAINE

(Suite)

Son ignorance politique est absolue. Jusqu'à vingt-six ans avant guerre, on n'allait pas voter. La philosophie du jeune Américain partant au front était amère, détachée de tout sentiment de gloire. Sous le titre de « Why we fight », d'innombrables conférences étaient faites aux hommes par les officiers pour tenter, d'ailleurs vainement, de leur rendre claires les nécessités de la guerre.

✱

Quels sont, maintenant les éléments influents de la société aux Etats-Unis ?

Les Américains clairvoyants n'ignorent pas le caractère essentiellement matriarcal de cette société. Les étrangers le discernent plus malaisément. En fait, les femmes sont très gâtées et elles prennent une importance sans cesse croissante. Si Mme X. ne veut pas voir son mari ministre, il ne le sera jamais. Or, les Américaines se sont aperçues peu à peu de leur prépondérance, et les divorces se sont multipliés. Il suffisait parfois qu'un mari se montrât trop autoritaire...

— « Pays d'amazones, que le nôtre ! », nous disait récemment un citoyen de l'Union. — « Et quelles sont les conséquences du divorce du point de vue démographique ? » — « Ça pousse quand même ! » En fait, la natalité est beaucoup plus forte dans les campagnes américaines que dans la plupart des campagnes européennes. Le paysan américain, la chose est bien connue, ne ressemble en rien aux paysans de chez nous. Il bénéficie de multiples avantages matériels. Il se retire souvent à la ville après fortune faite. Mobile et même nomade, il ne craint pas d'avoir douze enfants pour l'aider à cultiver ses terres.

A la maison, en ville ou en campagne, les jeunes ont une importance considérable, surtout les jeunes filles. Dans le Sud, cependant, le caractère patriarcal de la société s'est mieux conservé.

✱

Que dire des mouvements chrétiens aux Etats-Unis ?

On pense aussitôt à la Y.M.C.A. (Young men Christian Association) mais, en réalité, ce mouvement, très développé sous forme d'auberges de la jeunesse, ne possède aucune orientation religieuse véritable. Il se résume généralement en piscines, tennis, clubs de bridge ou de danse.

Quant aux boy-scouts, il n'est jamais question chez eux de religion. Leur corps représente un idéal d'éducation naturelle et de fraternité.

Nous avons dit que le rôle de la jeunesse était nul en politique. Notons, cependant, une exception relativement récente qui tient au Syndicat de Travail. C'est par ce syndicat que le jeune homme reçoit l'ordre de voter et de se mettre en grève. D'ailleurs, la grosse majorité des jeunes qui ont quelques idées politiques sont communistes. C'est une maladie qu'ils contractent régulièrement pour un temps plus ou moins long. Elle disparaît presque automatiquement quand ils sont lancés dans les affaires. En tous les cas, on ne peut pas parler de jeunesse démocratique ou républicaine ; le désintéressement de la jeunesse américaine à l'égard de la chose publique risque même de provoquer des difficultés. En effet, les anciens combattants de la guerre de 1914 jouissent aux Etats-Unis d'une importance considérable et ils cherchent à tenir éloignés de la politique jusqu'aux hommes de trente-

Deux auteurs français : Pierre Billon et Georges Lampin ont voulu courir le risque d'adapter des thèmes russes à la pensée française et au jeu d'acteurs français. Du moins je l'imagine, car s'ils ont cherché à inverser les données du problème, ils ont échoué l'un et l'autre.

Nous n'avons pas été initiés aux profondeurs mobiles de l'âme slave, ni nous, ni surtout les interprètes. Cependant, je préfère le procédé de Pierre Billon qui s'attache, dans l'Homme au chapeau rond, à l'étude psychologique très poussée du cœur humain dans ce qu'il a d'universel. S'il ne nous a pas fait pénétrer dans un milieu spécifiquement russe, du moins a-t-il su, dans un décor volontairement effacé, nous communiquer l'angoisse d'un grand tourment.

L'approche du drame intérieur est bien pressentie par la hantise de l'ombre d'un homme qui va devenir réalité écrasante pour l'éternel séducteur, en présence de l'éternel mari.



RAIMU
(sans chapeau rond !)

Dans la haine de l'homme malheureux en amour, il y a tant de nuances et de raffinement, qu'un peu de la complexité et du fatalisme oriental arrive jusqu'à nous. Curiosité morbide à saisir le secret du séducteur et la

cinquante ou quarante ans. Cette attitude peut avoir des répercussions, que l'on ne soupçonne pas encore, dans l'organisation future du pays tout entier.

✱

Quelle a été l'opinion de la jeunesse américaine sur l'Europe ?

Soyons francs. Elle ne nous est guère favorable. Sans doute ces jeunes troupes qui ont débarqué chez nous n'étaient-elles pas préparées à apprécier, à critiquer le spectacle si nouveau qu'elles avaient devant les yeux. Elles n'ont pas compris le sens élémentaire du problème, et nos amis améri-

Les LYS DE FRANCE

Association de Propagande Française et de camps de vacances, organisant pour les enfants un séjour de deux mois, moitié dans un château de la forêt de Montmorency, moitié à l'étranger (Amérique ou Irlande).

Pour tous renseignements complémentaires, écrire :

Les LYS DE FRANCE
18, rue de Naples, Paris (8^e)

DOSTOÏEWSKY A L'ÉCRAN

mesure de son infirmité personnelle. Jalousie qui est une attraction irrésistible vers l'ennemi. Besoin, peut-être, de faire revivre à travers lui la personnalité de la femme aimée, même au prix d'une douleur sans cesse réveillée.

Criminel déchiré, Raimu est incomparable dans ce rôle : un sourire, une grimace, une seconde d'impassibilité absolue, autant d'expressions dont chacune nous livre toute la gamme des sentiments affirmés ou suggérés avec leurs valeurs exactes.

Sa petite compagne Lisa est déjà une grande comédienne. Aimé Clariond est un séducteur de choix, hanté de souvenirs, vieilli, oui vraiment un peu trop vieilli dans un dernier épisode où il essaie encore l'effet de ses charmes. Une gêne passe quand la fille de dix-sept ans tombe encore dans les filets de ce grand charmeur, deuxième partie plus faible du film qui n'en demeure pas moins l'une très belle sobriété dans sa cruauté et son impitoyable ironie.

✱

Dans son adaptation, à l'écran, de l'Idiot, Georges Lampin s'est montré plus imprudent que Pierre Billon. Avec des moyens très recherchés et une pléiade de vedettes, il a essayé, tout en déblayant le sujet, de créer une atmosphère « Dostoïewsky » mais les vieux kékés de débardeurs n'ont pas réussi à rendre Coëdel ou Debucourt très russes, pas plus que les vêtements mal coupés de Gérard Philippe à évoquer le négligé d'un prince.

L'idéologie révolutionnaire, encore assez embryonnaire dans le personnage de l'Idiot, l'en est pas moins, chez Dostoïewsky, l'élément de base du roman. Dans le film de Georges Lampin, cette thèse de la pureté de la fraternité passe tout à fait au second plan, noyée sous le fatras d'un mélodrame passionnel et peu cohérent.

Le pauvre Coëdel a beau être soumis aux plus gros plans, il n'apparaît encore qu'un adepte très informé de la cause.

Tous ces grands talents d'Edwige Fenech, de Moreno, de Tramel, sont juxtaposés comme pour le gala d'une fête de bienfaisance, et le rôle de l'Idiot, tenu par un Gérard Philippe consciencieux, ce rôle qui devrait éclairer ces épisodes décousus de quelques vérités essentielles, ne fait qu'ajouter à la confusion générale. Malheureusement cela ne constitue pas automatiquement un film russe.

M. J. T.

cains reconnaissent que, par malheur, ces jeunes soldats nous ont jugé sur des faits terriblement superficiels mais qui n'en sont pas moins particulièrement préjudiciables à notre pays. Ils ont très mal jugé la France, à de rares exceptions près : « Un pays sale, avec d'assez jolies filles et une morale très élastique. » Ils ont bien aimé l'Allemagne, parce qu'ils y ont trouvé de l'ordre et de la discipline, même dans la défaite, et des salles de bain proprement tenues. — « Nous avons cependant l'espoir que nos compatriotes, de retour chez eux, garderont fermement dans leur mémoire tout ce qu'ils ont vu en Europe ; et peut-être qu'alors, dans plusieurs années, mûris par l'expérience et plus à même d'apprécier leur rapide vision à sa juste valeur, ils seront capables de modifier leur jugement. »

En tous cas, les treize millions d'Américains qui se sont battus au cours de cette guerre ont le désir très net de développer plus encore leur économie et ils ont la ferme confiance qu'avec du travail et de la patience on pourra assurer au monde, pour plusieurs années, cette paix que tant de gens désirent au fond et qui nous permettrait seule de relever les ruines matérielles et morales accumulées partout.

Régis G. THOMAS.

DEUX MOIS D'HISTOIRE DE FRANCE

JUILLET

1^{er} juillet 1270. — La flotte royale lève l'ancre pour la huitième Croisade.

1^{er} juillet 1450. — Victoire du Maréchal de Luxembourg à Fleurus.

3 juillet 987. — Hughes Capet est couronné Roi de France dans la cathédrale de Noyon.

4 juillet 1830. — Prise d'Alger par l'armée du Maréchal de Bourmont.

7 juillet 1456. — Réhabilitation de Jeanne d'Arc.

9 juillet 1690. — Victoire navale de Beveziers. La Flotte française est commandée par Tourville. La France devient la première puissance navale du Monde.

10 juillet 1559. — Mort de Henri II des suites d'une blessure reçue au cours d'un tournoi.

11 juillet 1191. — Prise de Saint-Jean-d'Acre par Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion.

14 juillet 1789. — Les émeutiers s'emparent de la Bastille.

14 juillet 1790. — Fête de la Fédération des Communes de France, au Champ de Mars, en présence de Louis XVI.

15 juillet 1099. — Prise de Jérusalem par les Croisés.

15 juillet 1590. — La flotte française, commandée par Tourville, force l'entrée de la Tamise et plante le pavillon fleurdelisé devant Londres.

16-17 juillet 1429. — Entrée du Dauphin Charles à Reims, et couronnement de Charles VII, symbolisant l'unité du royaume.

21 juillet 1270. — Saint Louis met le siège devant Tunis.

22 juillet 1461. — Mort de Charles VII à Mehun-sur-Loire. Louis XI monte sur le trône.

24 juillet 1712. — Victoire de Denain remportée par Villars sur les armées du Prince Eugène.

25 juillet 1593. — Abjuration d'Henri IV à Saint-Denis.

27 juillet 1214. — Victoire de Philippe Auguste à Bouvines.

30 juillet 1343. — Traité de Vienne, signé entre Philippe VI et Humbert II, Dauphin de Vienne, annexant le Dauphiné à la France.

31 juillet 1429. — Charles VII déclare exempts d'impôt par lettres patentes, et à perpétuité, les habitants de Dreux et de Domrémy. L'impôt n'a été rétabli qu'en 1793, par la Révolution.

— Ces éphémérides, ces dates de batailles et de conquêtes, de naissances et de morts, de sacres et de traités victorieux, tout cela rappellera chaque mois à nos amis quelques-unes de ces douleurs et de ces joies communes qui tissèrent au cours des siècles, entre la Monarchie et le peuple de France, des liens si forts qu'ils ont, chez beaucoup, résisté à cent cinquante ans de négation révolutionnaire.

CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION

SOMMAIRE DES FEUILLETS 42 et 43

Editorial : Regards sur Rome.

Billet : « Liberté, liberté chérie... »

Un texte de Guillaume du Vair : « Exhortation à la Paix ».

Sur un livre de Marcel de Corte : Philosophie et Mœurs contemporaines.

Les Amis du Manifeste.

Thèmes de propagande : « Soyons modernes ».

La revue de la presse et des nouvelles du monde.

Renseignements et adhésions (300 fr., 1.000 fr. par an) au siège : 9, rue d'Artois, Paris (8^e). Tél. : ELYsées 50-16.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

Le 3 juillet 987, Couronnement et sacre de Hugues Capet, à Noyon.

Elu au trône de France, contre Charles de Lorraine, « vassal du roi de Germanie », Hughes fut choisi « parce qu'il était le meilleur défenseur de la chose publique et des choses privées ». Solidement installé au cœur du pays, les Capétiens formèrent le point de départ de ce long et patient établissement du « pré carré », qui fit la France. En assurant, de leur vivant, l'élection de leurs fils, ils instaurèrent en même temps cette magnifique dynastie qui, ayant mis trois générations à prendre la couronne, régna pendant huit siècles sur la Monarchie la plus puissante et la plus heureuse de l'Europe. Avec Hughes Capet, la France avait, dit Bainville, l'instrument politique de son relèvement. La leçon de l'Histoire ne saurait être oubliée !

Le 5 juillet 1908, naissait, au Nouvion en Thiérache, Mgr le Comte de Paris.

Descendant de nos Rois, il incarne aujourd'hui la chance suprême de notre pauvre pays divisé, ruiné, et — dans le désarroi général des idées et des hommes — c'est vers lui que se tournent ceux qui refusent de désespérer.

Par ses écrits, celui qui ne peut encore se mettre directement au service du Pays a prouvé éloquemment la généreuse clairvoyance de sa pensée et la rectitude de sa ligne politique. Prince jeune, ami de la jeunesse dont il connaît tous les besoins, n'est-il pas l'incarnation même de nos espoirs ? En ce jour de son anniversaire, relisons les pages qu'il nous a données en témoignage de sa pensée, et engageons-nous plus ardemment encore à Son service.

15 JUILLET. SAINT HENRI.

Fête de Mgr le Comte de Paris et du petit Dauphin.

Les monarchistes prieront, ce jour-là, tout spécialement aux intentions du Prince et de sa famille. Ils penseront aussi aux rois de la Troisième Dynastie qui ont porté ce nom, entre autres à Henri IV dont ils aimeront à se rappeler les paroles toujours actuelles :

« Nous ne sommes pas seulement nés pour nous, mais pour servir surtout la Patrie. Et tant plus nous apercevons que les nouveautés s'y engendrent, tant plus devons-nous veiller à sa conservation ».

(Lettres Missives).

« Les Rois sont établis pour rendre justice, et non pour entrer dans les passions des particuliers ».

(Au duc de Nevers).

« Qui a jamais ouï dire qu'un Etat puisse durer, quand il y a deux partis dedans, qui ont les armes à la main ? Que sera-ce de celui-ci où il y en a trois ? ».

(Lettres Missives).

27 JUILLET 1214.

Philippe Auguste remporte, à la tête du peuple de France, des seigneurs aux plus humbles paysans, la victoire de Bouvines sur les troupes de l'Empereur Othon d'Allemagne.

Les milices avaient répondu d'enthousiasme à cette sorte de mobilisation générale, la première de notre histoire. C'est sans doute à partir de Bouvines que l'on peut parler, en France, d'un véritable sentiment national. On relira avec émotion et profit les célèbres paroles de Philippe Auguste, au moment d'engager la bataille :

« Je porte la couronne ; mais je suis un homme comme vous ». Et encore : « Tous vous devez être rois, et vous l'êtes par le fait, car sans vous, je ne puis gouverner ».

10 AOUT 1792.

Cette tragique journée marqua pratiquement la fin de l'Ancien Régime.

Les horreurs dont elle fut témoin n'étaient qu'un prélude au déchaînement de la Terreur. Le Pilote avait laissé échapper la barre ; le bateau était ivre. Que cette date anniversaire nous rappelle que l'origine de nos malheurs fut le divorce entre le Roi et le Peuple. Si les Capétiens, avec Louis XVI et les siens ont bien expié, le peuple de France, de révolutions en guerres, d'isolement en esclavages, a payé aussi sa dette.

AOUT

1^{er} Août 1137. — Mort de Louis VI dit le Justicier, à Melun.

3 Août 1589. — Le Maréchal de Luxembourg remporte la victoire de Steinkerque sur le Prince Guillaume d'Orange.

4 Août 1060. — Mort de Henri I^{er} à Vitry-aux-Loges, près d'Orléans.

4 Août 1789. — Abolition des privilèges.

6 Août 1223. — Sacre de Louis VIII à Reims.

7 Août 1830. — Louis-Philippe est proclamé Roi des Français par les Chambres.

10 Août 1792. — Chute de la Royauté.

11 Août 1297. — Saint Louis est canonisé par Benoît VIII.

12 Août 1450. — Prise de Cherbourg par les armées de Charles VII. Effondrement des armées anglaises en Normandie.

15 Août 1451. — Louis XI est sacré Roi de France à Reims.

21 Août 1165. — Naissance de Philippe Auguste.

23 Août 1754. — Naissance de Louis XVI. Il reçoit le titre de Duc de Berry.

24 Août 1315. — Louis X dit le Hutin est sacré à Reims.

25 Août 1270. — Mort de Saint Louis devant Tunis.

25 Août 1940. — Mort de Jean III, duc de Guise, à Larache. Le Comte de Paris devient prétendant au trône de France.

30 Août 1483. — Mort de Louis XI à Plessis-les-Tours.

25 AOUT. FETE DE LOUIS XI ROI DE FRANCE.

Mort devant Tunis, le 25 août 1270.

Il est l'un de nos plus grands Saints, et celui de nos Rois qui incarne le plus parfaitement cette qualité essentielle de la lignée capétienne : la Justice.

« Cher fils..., pour justice et droiture garder, sois raide et loyal envers ton peuple, sans tourner à droite ni à gauche, mais toujours droit, quoi qu'il puisse advenir. Et si un pauvre a querelle contre un riche, soutiens le pauvre plus que le riche, jusqu'à temps que la vérité soit connue ; et quand tu sauras la vérité fais leur droit ».

(A son fils Louis).

Le 25 août 1940 mourait à Larache, Jean, duc de Guise, héritier de la couronne de France. Il est mort en exil, au Maroc Espagnol.

Mais, si le Roi est mort, vive le Roi ! Sans heurt, sans querelle partisane, le Dauphin Henri devenait, à son tour, dépositaire de la couronne capétienne.

A son service, groupés autour de la Mesnie, qu'il a daigné approuver, les jeunes Français sauront se montrer dignes de leur glorieux passé et retrouver, fraternellement unis, la Voie Royale de la France.

A NOS LECTEURS

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.

Membre donateur, 200 francs.

Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :

« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9^e)
C.C.P. 5320-75, Paris.